Zeitschrift: La musique en Suisse : organe de la Suisse française
Band: 2 (1902-1903)
Heft: 32

Rubrik: Lettre parisienne

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 12.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

jour, ce qui n'a pas empêché le public de remplir les deux salles au comble. Quant à moi, c'est Marteau que j'ai voulu entendre, et je l'ai entendu avec plus de plaisir que jamais. Son jeu me paraît plus profond, plus mûr, plus humain, et le ton qu'il tire de son violon, est d'une sonorité plus intense, vibrant et chaud comme jamais. Il a joué parfaitement, accompagné de l'orchestre de Winderstein, un concerto à lui dédié, de Th. Dubois, composition qui a beaucoup plu par sa saveur mélodieuse et élégante trop inconnue à l'école allemande. Plus intéressants étaient cependant la rêverie de Berlioz et « le Symphonisatz » de Bach. Le dernier numéro a été joué par Marteau, avec un entrain français qu'on n'a pas l'habitude d'entendre dans l'interprétation des œuvres du grand maître — cela nous a rapproché de lui, et nous l'avons trouvé ce qu'il sera toujours, éternellement jeune dans sa musique, sur laquelle le temps passe sans y toucher. Quant à la composition de Berlioz, elle a parfaitement soutenu sa place à côté de Bach. L'orchestre a joué entre autres, le « Rouet d'Omphale » de St Saëns, qui a été très applaudi.

La grande nouveauté de l'Opéra a été cet hiver, la légende de la « Heilige Elisabeth » oratorium de Fr. Liszt arrangé ici pour la scène. Cet arrangement n'a pas été très réussi. L'action manque d'effet dramatique, ce qu'on a cherché à dissimuler par une mise en scène variée. On y voit un peu de tout : des paysages au soleil, et des paysages au clair de lune, des orages et des étoiles et des anges, et le défilé de toute une armée, durant un acte entier, mais le public ne fut pourtant pas très intéressé. La partition est d'un bout à l'autre d'une inspiration mystique, conventionnellement catholique : le dogme mis en musique, mais enrichi par un sentiment d'amour fervent. Liszt a beaucoup d'esprit français, mais on sent qu'il l'a emprunté. Cependant, il a par là, fait le chemin d'une école romanisée, suivie par beaucoup de jeunes allemands, à tort ou à profit ? L'avenir le dira. La musique de la Heilige Elisabeth, est pleine de mélodies de longue haleine et d'inspiration spontanée, mais ne présente jamais rien de frappant ni de nouveau, pour celui qui connaît bien la musique française moderne. Admirablement instrumentée cette œuvre est pourtant remarquable comme oratorium. — Ce fut une erreur d'en faire un opéra.

Nous avons eu aussi la première de « Roméo et Juliette, » de Gounod. Cet opéra fut trop tard présenté à Leipzig. Gounod est déjà suranné en France, où l'on a pourtant le souvenir et la reconnaissance — ici il parut suranné. Il y a des différences de goût et de race que rien ne saurait effacer. A. DE W-DT.

LETTRE PARISIENNE

Mon cher ami, je ne vous ai pas donné de nouvelles du mouvement artistique à Paris depuis le commencement de la saison musicale et, malgré ce retard, je ne me trouve malheureusement pas accablé par mon sujet. Si j'examine d'abord le côté *musique pure*, je veux dire les grands concerts dominicaux, nous voici en présence d'un bien petit nombre de nouveautés. Les concerts de la salle Humbert de Romans prennent assez bonne tournure et M. Victor Charpentier, qui les dirige, est moins rébarbatif aux « jeunes » que ses collègues du Châtelet et du Nouveau Théâtre. Mais, si je ne me trompe, ce sont moins des œuvres symphoniques véritables que des fragments dramatiques ou de la musique de genre que l'on y monte. Aux Concerts Lamoureux la perfection des interprètes et du chef d'orchestre reste toujours inimaginable, seulement je ne puis vous signaler une seule création importante de la part de M. Chevillard ; pas une, vous entendez. Sans doute, le Comité de son orchestre est-il responsable autant que le chef, de la composition des programmes. Les *Symphonies* de Beethoven recommencent tous les ans leur défilé superbe, mais quelque peu rebattu. Cette année la saison s'est ouverte par d'admirables exécutions des Symphonies de Schumann, et depuis nous n'avons rien eu d'un peu neuf, sinon les *Huns*, de Liszt, par endroits terriblement « pompiers, » et le *Namouna* de Lalo, qui devrait être au répertoire de l'Opéra. J'allais oublier force concertos que l'on nous sert avec quelque entêtement et une abondance assurément excessifs. Il faut avouer cependant que votre ami Marteau nous a fait un grand plaisir, et que tout le monde a goûté son merveilleux talent de violoniste dans

le concerto de Beethoven, et je n'ai pas à vous dire quel succès Mme Dalcroze a remporté dernièrement à ces mêmes matinées avec les *Noces de Figaro;* la presse a justement célébré les mérites de son style si pur, de sa fine diction, de sa jolie voix, et vous pouvez en être fier, monsieur son époux !

Aux Concerts Colonne, les programmes ont témoigné de plus de bonne volonté. Sans parler des Symphonies de Brahms qui, à tort ou à raison, ne plaisent décidément pas beaucoup en France, — avouez qu'elles sont bien pâteuses avec leur polyrythmie complexe et lourde ! — nous avons entendu celle en *ut mineur* de M. Gernsheim, qui n'est point sans mérite, car elle témoigne d'une âme sereine et bienveillante, et celle, un tantinet macaronique, en *la majeur* de M. Widor. Nous applaudîmes également au Châtelet une scène lyrique vigoureuse et richement musicale de M. Kœchlin, la *Fin de l'homme*, enfin M. Cortot, le tout jeune chef d'orchestre qui l'année dernière dirigea si parfaitement les représentations wagnériennes du Château d'Eau, s'est affirmé naguère en tenant le bâton que lui passa deux fois M. Colonne, cappelmeister de premier ordre. Il fit preuve, en l'occurrence, d'une mémoire, d'une souplesse, d'une fougue superbes. C'est un grand et sincère artiste que nous allons avoir là, et, pour ma part, je me réjouis vivement à l'avance des quatre grands concerts avec chœurs qu'il nous annonce et qui nous permettront de connaître enfin le beau *Prométhée* de M. Gabriel Fauré et presque tout *Parsifal.*

Passons au théâtre ! Je ne parle pas de la tentative de M. Lugné-Poe de mettre à la scène l'insupportable *Manfred*, de Byron, à peine rendu tolérable par la musique de Schumann, délicieuse mais beaucoup trop brève et trop rare. Quant à la « Grande Opéra, » c'est toujours la même boîte inutile et coûteuse, tenue par un directeur insoucieux de l'art comme de sa première culotte, où l'on étrangle toute œuvre originale, lorsqu'on est, par hasard, contraint de l'y recevoir, et où des musiciens-fonctionnaires se donnent le moins de mal possible devant des vieilles dames et des messieurs qui, en revanche, font le plus de bruit qu'ils peuvent. On y monta récemment un *Bacchus* quelconque, ballet de M. Duvernoy, et les *Paillasses* de Léoncavallo : le besoin, n'est-ce pas, s'en faisait vivement sentir ?

A l'Opéra-Comique, en revanche, la besogne marche ferme. J'espère qu'on y donnera bientôt l'*Etranger*, de M. d'Indy, dont nous entendîmes l'autre jour un magnifique prélude chez M. Chevillard, la *Circé* des frères Hillemacher, dont le succès certain les vengera du massacre de leur *Orsola* dans le grand établissement de bal de la rue Halévy, et aussi votre *Sancho*, mon cher Dalcroze, que son succès à Strasbourg désigne tout naturellement, ce me semble, à un directeur aussi avisé que M. Carré.

En attendant nous venons d'avoir la *Titania*, de M. Hüe et la *Carmélite*, de M. Reynaldo Hahn. Je n'ai pas entendu la première, que j'espère applaudir bientôt, mais les meilleurs juges affirment que c'est une délicieuse fantaisie ornée de l'orchestration la plus neuve, la plus délicate et la plus féerique ; ce qui ne m'étonne pas de la part d'un musicien tel que M. Georges Hüe. Quant à la *Carmélite*, je l'ai entendue hier soir, et vous me voyez encore sous le charme de cette musique élégante, mesurée, gracieuse, toute pleine d'émotion dramatique, de jolies trouvailles instrumentales et d'une invention mélodique, peut-être pas très profonde, mais élégante et distinguée. C'est une œuvre très habile, cette *Carmélite;* évidemment elle ne renverse rien, mais « elle parle d'amour, et est bien reliée. » Si la critique parisienne n'était pas pourrie de snobisme, tout comme le public, elle aurait davantage rendu justice à un ouvrage qui élève M. Hahn très au-dessus de ses compositions antérieures. Le commencement du duo d'amour, au second acte, est adorable. La flûte et la clarinette, très bien employées dans tout le drame (surtout la clarinette), y distillent des notes enivrantes de joie trouble et de pudeur vaincue. Le troisième acte renferme maints accents pathétiques et le dernier, il faut bien le dire, est une très belle chose, mais là, tout à fait belle, avec ce thème fugué qui lui sert de prélude et dont l'émotion mendelssohnienne au meilleur sens du mot, dramatise avec tant de justesse et de discrétion la dernière entrevue de Louise et de la Reine. C'est une page de premier ordre, et si M. Hahn nous en donne souvent de semblables, il aura vite clos le bec aux amateurs d'obscurités, de complications et de térébrantes invertébrances, dont les plastrons blancs pullulent, comme une moisissure, dans les couloirs des répétitions générales et des premières.... Il faut dire que le livret est exquis : en pourrait-il être autrement d'ailleurs de la part du magicien, plein de prodigalité, qu'est M. Catulle Mendès et que l'œu-

vre, bien chantée surtout par M. Dufraime et par Mlle Cesbron, est supérieurement encadrée dans quelques-uns de ces décors merveilleux dont notre Opéra-Comique paraît détenir le secret.

JEAN D'UDINE.

LETTRE DE ZURICH

Depuis ma dernière lettre de Zurich il y a eu beaucoup de représentations musicales dans notre ville ; rarement le nombre des concerts a été si considérable avant et après le jour de l'an. *Le théâtre*, qui nous offre tour à tour des drames et des opéras, se distinguait sous le rapport musical par un *cycle d'œuvres de Donizetti*. Les huit opéras du maître italien qui, paraissaient sur la scène étaient : *L'Elixir d'amour*, *Lucrèce Borgia*, *Lucie de Lammermoor*, *la Fille du régiment*, *Bélisaire*, *la Favorite*, *Linda de Chamounix*, *Don Pasquale*.

Les représentations eurent lieu à peu de distance ; elles éveillèrent beaucoup d'intérêt pour la musique italienne et apprirent à mieux en pénétrer l'esprit ; d'autre part on sentait vivement la difficulté de faire valoir entièrement les œuvres du maître italien, la plupart des chanteurs de notre temps ignorant le « bel canto » de l'ancienne école italienne.

Une *Idylle de village* en un acte, nommée *Das war ich* (c'était moi) par *Leo Blech*, paraît avoir un succès mérité dans le monde théâtral. Le même soir on représenta la comédie *Streichholzmädel* (la fille aux allumettes) par *Enna* et *la Main* par *Henry Bérémy*, sous l'intitulation de : mimodrame.

La première pièce, drame en un acte est gracieuse, d'excellente instrumentation, mais d'invention et de contenu médiocres.

« La main », ce mimodrame, est une création théâtrale d'une valeur douteuse qui se rapproche trop de la pantomime.

« L'Idylle du village », par Leo Blech, est une preuve manifestante que c'est l'opéra-comique modernisé qui seul nous sauvera de l'impasse des opéras imitateurs wagnériens et des produits de drames musicaux de nos jours. Un motif comique intéressant forme la base du sujet de l'Idylle. La musique, quoique d'invention peu originale, prouve une faculté distincte d'une bonne caractéristique des personnages et montre une construction vraiment artistique, ainsi qu'une instrumentation excellente. La manière de composer de Blech tient beaucoup des « Maîtres chanteurs » de Wagner.

Il nous reste encore à citer les représentations de : *Lohengrin*, *Valkyrie* et *le Crépuscule des Dieux*, de *Wagner*, et les soirées de passage d' *Emmy Destina* du théâtre royal de Berlin ; cette artiste distinguée eut un succès immense dans ses créations de Carmen et Senta.

Parmi notre personnel d'opéra se distinguent surtout la cantatrice dramatique Mlle *Marie Berger*, le contralto Mlle *Siddy Seebach*, dont la voix se développe très favorablement, le soprano Mlle *Wilhelmine Straub*, le ténor héroïque M. *Pierre de Meyer*, le baryton très estimé, M. *Basil* et M. *W. Bukholt*.

La direction musicale est confiée actuellement et depuis de longues années aux mains expertes de notre excellent chef d'orchestre M. *L. Kempter*, et à celles de son collègue M. *L'Arronge*, musicien d'un tempérament distingué.

Les solistes du quatrième au huitième concert d'abonnement furent M. le professeur *Reisenauer* de Leipzig, qui vint la première fois à Zurich, et justifia entièrement sa haute renommée de suprême interprète de Liszt de notre temps, puis *Jeanne Leclerc* de l'Opéra-comique de Paris, *Henri Marteau* qui eut un succès extraordinaire à Zurich, *Nina Faliero-Dalcroze*, qui nous fit comme toujours une profonde impression, et notre artiste distingué, de grande qualité, *Robert Freund*. A côté des compositions de Beethoven, Schumann, Mendelssohn, Brahms, Berlioz, Liszt, Wagner, nous entendîmes avec un intérêt spécial la création symphonique de *Félix Weingartner*, *le Roi Lear*, qui cependant nous parut quelque peu recherchée dans son invention.

Au cinquième concert on nous offrit une suite d'œuvres orchestrales françaises, parmi lesquelles nous aimons surtout à citer : *Les Eolides* par *César Franck* et *les Impressions d'Italie* par *Gustave Charpentier*, deux compositions qui éveillent l'intérêt plutôt par leur instrumentation et formation que par leur invention.

Le *Concert pour violon*, par *Jaques Dalcroze* est une pièce extrêmement spirituelle, aux tours piquants, aux contrastes pleins d'effets dans l'instrumentation ; le concert dut en partie son brillant succès à la splendide exécution par Marteau.

Une reproduction de la symphonie *Harold*